

2. Tous ont péché

Le mystère de l'impiété

Le thème de cette méditation est celui qui occupe la première partie de la lettre aux Romains (Rm 1,18-3,20) et que l'Apôtre résume, à la fin, dans la célèbre affirmation: « *Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu !* » (Rm 3,23). Saint Paul ne tient pas à nous dire, en premier lieu, ce qu'est le péché, mais à nous faire savoir que le péché existe, et à affirmer que « *nous sommes tous sous la domination du péché* » (Rm 3,9), tous sans exception. Cependant, en fait, il nous apprend aussi ce qu'est le péché, et c'est cet enseignement que nous voulons écouter maintenant.

« *Qui connaît ce qu'est le péché ?* » disait, dans la Vulgate, le verset du psaume qui a fait méditer des générations de chrétiens: « *delicta quis intelligit ?* » (Ps 19,13). Nous pouvons répondre avec certitude que seule la révélation divine sait vraiment ce qu'est le péché; ni l'homme, ni aucune éthique ou philosophie humaine ne le connaît. Aucun homme ne peut dire, de lui-même, ce qu'est le péché, pour la bonne raison que lui-même est dans le péché. Tout ce qu'il en dit, au fond, ne peut être qu'un palliatif, une atténuation du péché lui-même. Avoir une faible idée du péché - a-t-on dit - fait partie de notre nature pécheresse (S. Kierkegaard). « *C'est le péché qui parle au cœur de l'impie; ses yeux ne voient pas que Dieu est terrible. Il se voit d'un œil trop flatteur pour trouver et haïr sa faute* » (Ps 36,2-3). Le péché aussi parle, tout comme Dieu dans la Bible; il prononce lui aussi des oracles, et sa chaire est le cœur de l'homme. Dans le cœur de l'homme le péché parle; et il est donc absurde de s'attendre à ce que l'homme parle contre le péché. Moi-même qui suis ici à discourir sur le péché, je suis un pécheur et donc je devrais vous dire de ne pas trop vous fier à moi et à ce que je dis! Sachez au moins ceci: le péché est une chose sérieuse, infiniment plus sérieuse que tout ce que je pourrai vous en dire et faire comprendre. L'homme, par lui-même, pourra tout au plus, comprendre le péché contre lui-même, contre l'homme, mais pas le péché contre Dieu; la vio-

lation des droits humains, mais pas la violation des droits divins. Et en effet, si nous regardons bien, nous voyons que c'est précisément ce qui arrive autour de nous, dans la culture ambiante.

Donc, seule la révélation divine sait ce qu'est le péché. Jésus précisera cela, en disant que seul l'Esprit Saint est capable de « *convaincre le monde de péché* » (cf. Jn 16,8). Lui seul peut jouer le rôle d'« avocat » de Dieu et du Christ dans le procès contre le monde, comme l'a rappelé Jean-Paul II, dans son encyclique *Dominum et vivificantem*. Aussi, il faut que Dieu lui-même nous parle du péché. Si le monde d'aujourd'hui a perdu le sens du péché et ne veut plus entendre la voix de l'Église lorsqu'elle dit: « *l'Esprit Saint convainc le monde de péché* », c'est sans doute parce qu'il croit que l'Église s'identifie à l'accusateur, au lieu de se reconnaître solidaire de l'accusé. Mais en réalité il n'en est pas ainsi, car si d'un côté - à cause de son mandat - elle est avec « *l'Esprit* » qui convainc le monde de péché, de l'autre - en tant que réalité humaine - elle se sait aussi du côté du « *monde* » que l'Esprit convainc de péché.

Je disais que c'est Dieu lui-même qui devrait nous parler du péché. En effet, quand c'est Dieu et non l'homme qui en parle, ce n'est pas facile de rester imperturbable; sa voix est comme le tonnerre qui « *fracasse les cèdres du Liban* ». Notre méditation aurait atteint son but, si elle pouvait seulement entamer notre irréductible sécurité et nous faire concevoir une salutaire épouvante face au danger terrifiant que représente pour nous, non seulement le péché, mais la simple possibilité de pécher. Une telle épouvante deviendrait alors notre meilleure alliée dans la lutte contre le péché. « *Tremblez et ne péchez pas* », dit l'Écriture (Ps 4,5), c'est-à-dire tremblez et vous ne pécherez plus, tremblez pour ne pas pécher! « *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans la lutte contre le péché* » (He 12,4).

1. Le péché: refus de reconnaître Dieu

Écoutons donc l'apôtre Paul qui nous révèle le point de vue de Dieu sur le péché: « *En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute IMPIÉTÉ et toute injustice des hommes qui tiennent la vérité captive dans l'injustice; car ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste: Dieu en effet le leur a manifesté. Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables; puisque, ayant connu Dieu, ILS NE LUI ONT PAS RENDU COMME À UN DIEU GLOIRE OU ACTIONS DE GRÂCES, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et leur cœur inintelligent s'est enténébré: dans leur prétention à la sagesse, ils sont devenus fous et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible contre une représentation, simple image d'hommes corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles* » (Rm 1,18-23).

Pour saint Paul le péché fondamental, l'objet principal de la colère divine, c'est l'*asebeia*, c'est-à-dire l'impiété. En quoi consiste exactement l'impiété? Il l'explique aussitôt, en disant qu'elle consiste dans le refus de glorifier (*doxazein*) et de remercier (*eucharistein*) Dieu. Autrement dit, dans le refus de reconnaître Dieu comme Dieu, de lui attribuer la considération qui lui est due. Elle consiste, pourrions-nous dire, dans le fait d'« ignorer » Dieu, non pas dans le sens « de ne pas savoir qu'il existe », mais dans celui de « faire comme s'il n'existait pas ». Dans l'Ancien Testament nous entendons Moïse crier à son peuple: « *Reconnais que c'est le Seigneur ton Dieu qui est Dieu!* » (cf. Dt 7,9) et le psalmiste de reprendre ce cri: « *Reconnaissez que le Seigneur est Dieu: il nous a faits, et nous sommes à lui!* » (Ps 100,3). Réduit à son germe originaire, le péché consiste dans le refus de cette « *reconnaissance* »; c'est la tentative, de la part de la créature, d'effacer, de sa propre initiative, par arrogance, la différence infinie qu'il y a entre elle et Dieu. Le péché s'attaque, ainsi, à la racine même des choses; il « étouffe la vérité » et tente de tenir la vérité captive de l'injustice. C'est quelque chose de beaucoup plus ténébreux et

de plus terrible que ce que l'homme peut dire ou imaginer. Si le monde savait, en réalité, ce qu'est le péché, il en mourrait d'épouvante.

Un tel refus a pris corps, concrètement, dans l'idolâtrie, où la créature est adorée à la place du Créateur (cf. Rm 1,25). Dans l'idolâtrie l'homme n'« accepte » pas Dieu, mais se fabrique un dieu; c'est lui qui décide de Dieu et non vice versa. Les rôles sont inversés: l'homme devient le potier, et Dieu le vase que l'homme modèle suivant son bon plaisir (cf. Rm 9,20 s.).

Jusqu'ici, l'Apôtre nous a montré le repliement de l'homme sur lui-même, l'option fondamentale de son cœur contre Dieu. Maintenant il nous montre quels en sont les fruits sur le plan moral. Tout cela a donné lieu à une dissolution générale des mœurs, à un véritable « torrent de perdition » qui entraîne l'humanité à sa ruine, sans même qu'elle s'en aperçoive. Saint Paul trace ici le tableau impressionnant des vices de la société païenne: homosexualité des hommes et des femmes, injustice, méchanceté, cupidité, envie, tromperie, médisance, vanité, orgueil, rébellion envers les parents, perfidie... La liste des vices est tirée des moralistes païens, mais le portrait d'ensemble qui en résulte est celui de l'« impie » de la Bible.

Ce qui est déconcertant à première vue, c'est que saint Paul fait de tout ce désordre moral une conséquence de la colère divine. Par trois fois il revient sur cette affirmation sans équivoque: « *Aussi Dieu les a-t-il livrés selon les convoitises de leur cœur à une impureté... Aussi Dieu les a-t-il livrés à des passions avilissantes... Et comme ils n'ont pas jugé bon de garder la vraie connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur esprit sans jugement...* » (Rm 1,24.26.28). Dieu ne « veut » certainement pas de telles choses, mais il les « permet » pour faire comprendre à l'homme jusqu'où peut le conduire le refus qu'il lui oppose. « *CES ACTES - remarque saint Augustin - BIEN QU'ILS SOIENT DES CHÂTIMENTS, SONT CEPENDANT DES PÉCHÉS, PARCE QUE LA PEINE DE L'INIQUITÉ EST D'ÊTRE ELLE-MÊME INIQUITÉ; DIEU*

INTERVIENT POUR PUNIR LE MAL ET DE CETTE PUNITION MÊME, GERMENT D'AUTRES PÉCHÉS » (De nat. et grat. 22,24; CSEL 60,250). Le péché est une punition en lui-même; l'Écriture dit en effet: « *On est châtié par où l'on pêche* » (Sg 11,16). Tandis que le monde dure encore, la justice de Dieu se révèle en lui; Dieu est « contraint » d'abandonner les hommes à eux-mêmes pour ne pas avaliser leur injustice et afin qu'ils reviennent de leurs mauvais chemins.

2. « Le mystère de l'iniquité est à l'œuvre »

Saint Paul a dénoncé, jusqu'ici, le péché de la société païenne de son temps, c'est-à-dire l'impiété qui se manifestait dans l'idolâtrie et qui entraînait, comme conséquence, le désordre moral. Si nous voulons maintenant suivre son exemple et recueillir vraiment sa leçon, nous ne pouvons nous arrêter ici et nous limiter à une simple dénonciation de l'idolâtrie dans la société gréco-romaine au temps de l'Apôtre. Nous devons faire ce que lui-même a fait: regarder notre société - comme il a regardé la sienne - pour découvrir la forme que l'impiété prend en elle. L'Apôtre a arraché le masque du visage des païens; il a révélé comment, derrière toute leur fierté, toute la noblesse de leurs discours sur le bien et le mal et l'idéal éthique, se cachaient, en réalité, l'autoglorification et l'auto-affirmation de l'homme, c'est-à-dire l'impiété et la fausseté. Nous devons maintenant laisser agir la parole de Dieu et nous verrons comment elle arrachera le masque du visage du monde d'aujourd'hui et de notre propre visage!

Regardons donc le monde d'aujourd'hui; écoutons dans son actualité et son historicité la Parole de Dieu, en essayant de voir si, et dans quelle mesure, elle s'adresse aussi à nous, le « nous » indiquant ici: « nous, les hommes d'aujourd'hui ». Saint Paul a identifié la racine du péché dans le refus de glorifier Dieu et de lui rendre grâces, c'est-à-dire l'irréligiosité, qu'il appelle en terme biblique, l'impiété. Autrement dit, dans le refus de Dieu en tant que créateur et de soi-même en tant que créature. Or nous sa-

vons qu'un tel refus a pris, à l'époque moderne, une forme consciente et ouverte qu'il n'avait pas au temps de l'Apôtre et qu'il n'a peut-être eue à aucune autre époque de l'histoire. Aussi nous devons reconnaître que « *le mystère de l'iniquité est à l'œuvre* » (cf. 2 Th 2,7); il est une réalité, une présence, non pas seulement une évocation historique, ou une spéculation métaphysique.

Si j'insiste sur le péché contre Dieu - l'impiété -, ce n'est pas parce que dans notre monde le péché contre l'homme n'existe pas, ou qu'il ne serait pas aussi grave, mais parce que ce dernier est reconnu et dénoncé, aujourd'hui, de tous les côtés, tandis que le péché contre Dieu qui en est la racine n'est plus reconnu ou est sous-estimé. Le péché contre l'homme sert même de prétexte pour nier le péché contre Dieu. « *TOUT PÉCHÉ - a-t-on dit avec ironie, dans un écrit polémique contre le christianisme - EST UN MANQUE DE RESPECT, UN DÉLIT DE LÈSE-MAJESTÉ DIVINE, ET RIEN DE PLUS! ... SI PAR AILLEURS, LE PÉCHÉ PROVOQUE UN DOMMAGE, SI PAR LUI PREND RACINE UNE GRAVE CALAMITÉ PROGRESSIVE QUI, TEL UN VIRUS, SAISIT ET ÉTRANGLE UN HOMME APRÈS L'AUTRE, TOUT CELA LAISSE INDIFFÉRENT CET ORIENTAL AVIDE D'HONNEURS SUR SON TRÔNE CÉLESTE: LE PÉCHÉ EST UNE OFFENSE FAITE À LUI, NON À L'HUMANITÉ!* » (F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, or. 135). Celui qui a écrit ces paroles (et celui qui avec légèreté continue à les faire siennes) ne se souvient pas que c'est justement ce Dieu oriental, « *avide d'honneurs* », qui dit dans Isaïe ne savoir que faire de l'encens, des prières, des fêtes et des sacrifices, si l'opprimé n'est pas secouru et si justice n'est pas faite au pauvre et ne pas agréer le jeûne, sinon celui qui consiste à « *déliver les chaînes, libérer les opprimés, partager le pain avec l'affamé et vêtir celui qui est nu* » (cf. Is 1, 10 s.). Il ne se souvient pas non plus que des dix commandements donnés par lui à l'humanité, trois seulement concernent les devoirs envers Dieu, tandis que tous les autres regardent les devoirs envers les hommes.

Mais la raison pour laquelle j'insiste sur le péché d'impiété est encore plus profonde. C'est

que, à tant discourir sur le péché contre l'homme - lorsqu'il est fait abstraction de la Parole de Dieu - on perd de vue l'idée même du péché. Le péché n'est plus « *ce qui est mal aux yeux de Dieu* » (cf. Ps 51,6), mais ce qui est mal aux yeux de l'homme. L'homme définit lui-même ce qu'est le péché, il décide par lui-même de ce qui est bien et de ce qui est mal ; il se trace sa propre morale de manière autonome au cours de l'histoire, « tel un fleuve qui avance en se creusant son propre lit ». Et cela, c'est encore retomber dans l'impiété. Sans s'en apercevoir, on finit par donner du péché une définition parfaitement « égoïste ». En effet, lorsqu'on oppose le péché contre l'homme au péché contre Dieu, comme dans les paroles citées plus haut, ce n'est plus de l'homme « en soi » qu'il est question, mais de l'homme « en moi », c'est-à-dire de l'homme qui s'identifie avec sa classe sociale, avec son idéologie, avec ses propres raisons, ou bien de l'homme que je peux utiliser comme argument contre mes adversaires, pour leur prouver leurs propres erreurs. Il ne s'agit presque jamais de l'homme contre lequel je pêche, mais toujours de l'homme contre qui les autres pêchent. Ainsi cette « nouvelle morale » qui se construit indépendamment de Dieu finit le plus souvent par être, à son tour, comme celle des païens, « un splendide vice », un vêtement séduisant avec lequel l'égoïsme humain tente de recouvrir sa nudité. Avec cette morale, se justifie même la suppression de vies innocentes, comme de fait il arrive dans la pratique, maintenant généralisée et légalisée, de l'avortement.

Le péché est ce qu'il est, et « il s'élève jusqu'à une puissance infinie », là seulement où Dieu est en cause, lorsque celui qui pêche existe et agit face à Dieu ; lorsque, en d'autres termes, Dieu est la référence. Le péché contre l'homme « s'élève lui aussi à une puissance infinie », mais précisément parce que Dieu est en cause, et parce que lui aussi est contre Dieu. Revenons donc, sans nous laisser induire en erreur, à la tâche que la Parole de Dieu nous confie et qui consiste à dénoncer l'impiété du monde ; et cela dans un but bien précis : nous faire prendre conscience qu'autour de nous sévit une guerre

entre deux « règnes », face à laquelle nous ne pouvons demeurer neutres et nous sortir ainsi de la superficialité et d'un certain optimisme naïf et peu biblique à l'égard du « monde ». Écoutons quelques-unes de ces voix, les plus connues, qui dans notre culture d'aujourd'hui ont exprimé ce refus de Dieu. Précisons toutefois que nous jugeons les paroles, non les intentions et les responsabilités morales de ces personnes, car Dieu seul les connaît, et elles pourraient être bien différentes de ce qu'elles nous paraissent.

Karl Marx a justifié ainsi son refus de l'idée d'un « créateur » : « UN ÊTRE NE PEUT SE DIRE INDÉPENDANT S'IL N'EST PAS MAÎTRE DE LUI-MÊME, ET IL N'EST MAÎTRE DE LUI-MÊME QUE S'IL NE DOIT SON EXISTENCE QU'À LUI SEUL. UN HOMME QUI VIT PAR LA « GRÂCE » D'UN AUTRE SE CONSIDÈRE UN ÊTRE DÉPENDANT... MAIS JE VIVRAIS COMPLÈTEMENT PAR LA GRÂCE D'UN AUTRE, S'IL AVAIT CRÉÉ MA VIE, S'IL ÉTAIT LA SOURCE DE MA VIE ET SI CETTE DERNIÈRE N'ÉTAIT PAS MA PROPRE CRÉATION » (K. Marx, *Manuscrits de 1844*). La conscience d'un homme, dit-il, dans un autre écrit de jeunesse, est « LA PLUS HAUTE DIVINITÉ » ; « LA RACINE DE L'HOMME, C'EST L'HOMME LUI-MÊME ». Une autre voix, très connue dans ce domaine, est celle de J.-P. Sartre : « C'EST MOI-MÊME - fait-il dire à l'un de ses personnages - MOI QUI M'ACCUSE AUJOURD'HUI, MOI SEUL QUI PEUX AUSSI M'ABSOUTRE, MOI, L'HOMME. SI DIEU EXISTE, L'HOMME N'EST RIEN... DIEU N'EXISTE PAS. JOIE, PLEURS DE JOIE ! ALLÉLUIA ! PLUS DE CIEL ! PLUS D'ENFER ! RIEN D'AUTRE QUE LA TERRE » (J.-P. Sartre, *Le diable et le bon Dieu*, X, 4).

Mais est-il vrai qu'il n'y a « plus d'enfer » ? Les hommes d'aujourd'hui, particulièrement les « intellectuels », doivent bien savoir d'où provient cette idée selon laquelle l'homme doit se considérer comme l'ultime fondement de lui-même et qui en est le véritable auteur. C'est le devoir de celui qui annonce la Parole de Dieu, de le leur révéler, afin qu'ils cessent de se tromper et de tromper les simples, et pour qu'ils commencent eux aussi à « trembler ». Le Nouveau Testament parle souvent d'une « renaissance » de l'homme. Il la décrit de diverses

manières : renaissance « *d'en haut* », « *de l'Esprit* », « *de la Parole de Dieu* » (cf. Jn 1, 13). Or Satan aussi, quand Dieu lui permet de « s'approcher » de certaines âmes pour les tenter, leur propose une renaissance « à lui », et cela correspond bien à sa manière qui est de contrefaire les œuvres de Dieu. Donc, le Malin à son tour propose à l'homme de renaître, mais de renaître, précisément « *d'une volonté d'homme* », c'est-à-dire par lui-même, non « *de Dieu* ». Cette renaissance consiste dans la décision lucide de poser un nouveau commencement à sa propre existence, en se débarrassant de toute dépendance et en se considérant seigneur absolu de soi-même. Parfois Dieu, dans ses mystérieux desseins, permet à l'adversaire d'insinuer de telles pensées même à des âmes qui lui sont chères, afin d'en purifier la foi. Il se passe alors une chose mystérieuse et terrible que quelques-unes de ces âmes ont décrite pour notre avertissement. L'esprit de l'homme éprouve pendant quelques instants et comme par un essai (c'est-à-dire, sans véritable consentement et donc sans responsabilité morale) l'ivresse de la liberté satanique ; il sent en lui un orgueil et une puissance démesurés, il lui semble se trouver dans un autre univers dont il est lui-même le souverain. Il a la sensation d'un pouvoir absolu. Il comprend ce que veut dire l'expression utilisée dans les évangiles pour décrire la tentation de Jésus dans le désert : « *Il le conduisit en haut* » (Lc 4,5) ; l'âme se sent, en effet, comme planant au-dessus du monde, dans une dimension seulement intérieure, mais si vive qu'elle semble réelle et physique. Elle expérimente une espèce d'extase, de signe, mais, négatif : c'est-à-dire tourné non vers la lumière, mais vers les ténèbres et l'abîme. Lorsque le pouvoir de suggestion satanique cesse, la personne, étonnée, se demande : « Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que c'était ? », et elle découvre alors, dans la lumière de Dieu, la tromperie ; elle comprend que le Malin, encore une fois, a menti et s'est découvert à son propre détriment. La renaissance par « le vouloir de l'homme », est en réalité une renaissance par « velléité d'homme » ; ce n'est donc pas une véritable renaissance, mais une velléité de renaissance. La créature, en effet, et

Satan lui-même, peut vouloir une telle chose mais elle n'a pas le pouvoir de la réaliser, car personne ne peut faire en sorte de n'avoir pas reçu de Dieu son être propre, même si tel est son désir. Aussi cette velléité ne fait qu'accroître le désespoir de Satan et de celui qui, pour son malheur, le suit sur cette route. Au lieu d'en finir avec l'enfer, ces paroles en réalité le révèlent. Le secret de l'enfer que Satan cependant ne dévoile qu'à ceux qui ne peuvent plus revenir en arrière et tirer profit de leur erreur est renfermé dans ces paroles : « j'existe et subsiste par la force du mensonge. » Satan tient par le mensonge. Il fait en sorte que le mal apparaisse comme un bien ; ou alors il fait que l'on considère comme un mal de moindre importance, inévitable, que tout le monde commet, ce qui au contraire est un grand mal ; comme pour Ève, il répète : « VOUS NE MOURREZ PAS, AU CONTRAIRE... », tandis qu'il sait bien que justement, c'est la mort qui s'ensuivra.

Une autre façon d'annuler, de force, la différence entre le Créateur et la créature, entre Dieu et le « moi », est celle de... les confondre et c'est là la forme que l'impiété prend, parfois, aujourd'hui dans le domaine de la psychologie des profondeurs. Ce que Paul reprochait aux « savants » de son temps n'était pas d'étudier la nature et d'en admirer la beauté, mais de s'arrêter à cela ; de même, ce que la Parole de Dieu reproche aujourd'hui à une certaine psychologie des profondeurs, n'est pas d'avoir découvert une nouvelle zone du réel qui est l'inconscient humain et d'essayer d'en éclairer le mystère, mais d'avoir fait, de cette découverte, la énième occasion de se débarrasser de Dieu. La Parole de Dieu rend ainsi service à la psychologie elle-même, en la purifiant de ce qui la menace, comme, du reste, à son tour, la psychologie peut servir - et elle a servi, effectivement, dans beaucoup de cas - à purifier notre intelligence de la Parole de Dieu.

L'impiété qui se cache dans certaines orientations plus récentes de cette science est la suppression de la distinction entre le bien et le mal. Par un procédé qui rappelle de très près celui

de l'ancienne gnose hérétique, les confins en sont dangereusement distendus : le confin du divin vers le bas et le confin du démoniaque vers le haut, jusqu'à les rapprocher l'un de l'autre et à les superposer, ne voyant plus dans le mal rien d'autre que « l'autre face de la réalité » et dans le démon rien d'autre que « l'ombre de Dieu ». Dans cette ligne, il y en a qui sont allés jusqu'à accuser le christianisme d'avoir introduit dans le monde « l'opposition néfaste entre le bien et le mal ». Dans Isaïe, nous lisons ces paroles qui semblent être prononcées aujourd'hui même et pour cette situation précise : « *Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui font des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres* » (Is 5,20). Pour les psychologues de cette tendance, l'important n'est pas « de sauver l'âme » (ceci est même tourné en ridicule) ni même « d'analyser l'âme », mais de « faire âme », c'est-à-dire de permettre à l'âme humaine - c'est-à-dire en définitive à l'homme naturel de s'exprimer dans toutes les directions, sans en réprimer aucune. Le salut serait dans la révélation de soi-même, dans la manifestation de l'homme et de son psychisme tel qu'il est ; le salut serait dans l'autoréalisation. On en arrive à reconnaître plus d'importance et de vérité au rêve qu'à la Parole de Dieu, qu'à la doctrine de l'Église, qu'au bon sens et à l'expérience des siècles. Le salut, dit-on, est au-dedans, il est immanent à l'homme ; il n'arrive pas à travers l'histoire, mais par l'archétype qui se manifeste dans le mythe et dans le symbole ; il vient, en un certain sens, de l'inconscient. Ce dernier, qui au début était considéré, potentiellement, comme le lieu du mal, là où s'enracinent les névroses et les illusions (entre autres, « l'illusion » de Dieu), par une évolution bien déconcertante pour une « science », est vu maintenant comme le lieu potentiel (si l'on peut dire) du bien, telle une mine, pour l'homme, de trésors cachés. Lorsque, systématiquement, on refuse toute vérité révélée et toute référence à la Parole de Dieu, la pensée séculière concernant l'homme ne fait qu'osciller d'une affirmation donnée à son contraire, sans aucune consistance, gâchant ses propres conquêtes en y mêlant l'erreur. « S'ÉTANT SÉPARÉS DE LA VÉRITÉ - disait saint Iré-

née des anciens gnostiques -, ILS S'AGITENT DANS TOUTES LES ERREURS, SE LAISSANT BALLOTTER PAR CELLES-CI ; SUIVANT LES MOMENTS, ILS PENSENT TOUJOURS DIFFÉREMMENT SUR LES MÊMES ARGUMENTS, SANS JAMAIS AVOIR UNE PENSÉE STABLE, CAR ILS PRÉFÈRENT ÊTRE SOPHISTES DANS LES PAROLES PLUTÔT QUE DISCIPLES DE LA VÉRITÉ. ILS NE SONT PAS FONDÉS SUR L'UNIQUE ROCHER MAIS SUR LE SABLE » (saint Irénée, Adv. Haer. III, 24,2). Un jour, ayant lu certaines œuvres de psychologie des profondeurs, remplies des idées évoquées plus haut, impressionné et atterré, je me demandais quel pouvait bien être le « jugement » de Dieu sur tout cela, et la réponse, sans équivoque, me vint peu après, à la lecture de cette parole de Jésus dans l'Évangile de Jean : « *Et le jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* » (Jn 3,19). L'Esprit Saint a la puissance de « convaincre de péché », même le monde de la psychologie des profondeurs, si fier et insouciant de Dieu et encore tout enivré de sa propre nouveauté et de son propre succès.

Et cependant nous n'avons pas encore touché le fond. Les formes d'impiété qui serpentent au sein de la philosophie et de la psychologie sont les plus dangereuses, propagées qu'elles sont par tous les moyens, érigées en certains endroits en systèmes politiques, inculquées sans discernement aux jeunes dans les écoles et les universités, touchant aux idées et aux principes qui constituent le point névralgique de chaque culture, et enfin, parées qu'elles sont du prestige dont jouit de nos jours le mot « science ». Mais elles ne sont pas encore, en elles-mêmes, les plus graves. Il y a là tellement de présomption et souvent tellement d'ignorance de la vraie et authentique expérience de foi !... Il y a autour de nous quelque chose de bien plus ténébreux, qui inquiète moins, uniquement parce qu'il se tient caché. À côté de la négation intellectuelle de Dieu de l'athée, lequel est convaincu (honnêtement ou non) que Dieu n'existe pas, il y a la négation volontaire de celui qui refuse Dieu, tout en sachant qu'il existe, et qui le défie ouvertement en disant : Je

ne me soumettrai pas ! « Non serviam ! » Cette forme extrême de péché qui est la haine de Dieu et le blasphème, se traduit par l'insulte ouverte et menaçante à Dieu, par la proclamation à haute voix, avec des signes et des gestes infâmes, de la supériorité du mal sur le bien, des ténèbres sur la lumière, de la haine sur l'amour, de Satan sur Dieu. Elle est manœuvrée directement par Satan ; qui d'autre que lui, en effet, serait capable de concevoir une pensée telle que : « LE BIEN EST UNE DÉVIATION DU MAL ET, COMME TOUTE DÉVIATION, SECONDAIRE ET DESTINÉ UN JOUR À DISPARAÎTRE », ou bien que : « LE MAL N'EST EN RÉALITÉ QUE LE BIEN MÉCONNU » ? Les manifestations les plus évidentes de cette forme d'impiété sont : la profanation de l'Eucharistie (la haine démesurée et tout à fait inhumaine envers l'Hostie consacrée est elle-même, pour qui en aurait besoin, une preuve terrible, en négatif, de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie) ; la parodie sous forme obscène et sarcastique des récits et des paroles de Dieu dans la Bible ; la mise en scène de la figure de Jésus dans des films et des spectacles volontairement désacralisants et outrageux. Le but ultime de tout cela est la perte de l'âme et la lutte contre l'Église. Pour envoyer une âme à leur infernal seigneur, ces personnes sont capables d'une constance et d'un déploiement de moyens, comparables à ce que seuls les plus saints parmi les missionnaires savent mettre en œuvre pour porter une âme au Christ. Je ne sais à quoi saint Paul faisait allusion lorsqu'il écrivait aux Ephésiens : « *Ce que ces gens-là font en cachette, on a honte même de le dire* » (Ep 5,12) ; je sais, en tout cas, que ces paroles s'appliquent à la lettre à la situation dont je parle.

D'autre part, cette situation n'est pas aussi lointaine que beaucoup de chrétiens pourraient le penser, elle est, au contraire, un gouffre ouvert à deux pas de l'indifférence et de la « neutralité » dans laquelle ils vivent. On commence par l'abandon de toute pratique religieuse et l'on finit par se retrouver, un triste jour, parmi les ennemis déclarés de Dieu. Et ceci, soit à cause de l'adhésion à des organisations, dont le but (tenu caché à la plupart, au commencement) est

de lutter contre Dieu et de bouleverser les valeurs morales, soit d'aberrations sexuelles et d'une certaine « consommation » de pornographie, ou bien à la suite de contacts imprudents avec des magiciens, des spirites, des sectes ésotériques et autres choses du même genre. La magie, en effet, est une autre façon (la plus grossière), de succomber à l'antique tentation d'être « comme Dieu ». « LA FORCE, CACHÉE, QUI RÉGITE LA MAGIE - lit-on dans un de leurs manuels - EST LA SOIF DU POUVOIR. L'OBJECTIF DU MAGICIEN A ÉTÉ DÉFINI POUR LA PREMIÈRE FOIS ET DE MANIÈRE ASSEZ APPROPRIÉE PAR LE SERPENT LUI-MÊME AU JARDIN D'ÉDEN... L'ÉTERNELLE AMBITION DE L'ADEPTE DE LA MAGIE NOIRE EST DE S'EMPARER DU POUVOIR QUI RÉGITE L'UNIVERS ENTIER ET DE SE FAIRE SOI-MÊME DIEU. » Peu importe si, dans la majorité des cas, il s'agit plutôt de charlatanerie sans plus ; l'intention impie avec laquelle on exerce cet art ou on a recours à lui, suffit pour tomber sous le pouvoir de Satan. Celui-ci justement opère à travers le mensonge et le bluff, mais les effets de son œuvre sont tout autres qu'imaginaires. Dieu dit dans la Bible : « *On ne trouvera chez toi personne qui... pratique divination, incantation, augure ou magie, personne qui use de charmes, qui interroge les spectres et devins, qui invoque les morts. Car quiconque fait ces choses est en abomination au Seigneur* » (Dt 18,10-12). Et dans le prophète Isaïe nous trouvons cette sévère admonition : le Seigneur frappera le pays parce que celui-ci « *est plein de devins et de magiciens* » (cf. Is 2,6). Il n'y a pour les hommes que deux voies licites pour accéder au pouvoir sur eux-mêmes, sur les maladies, les événements, les affaires, et ces deux voies sont la nature et la grâce. La nature, autrement dit, l'intelligence, la science, la médecine, la technique et tous les dons que l'homme a reçus de Dieu dans la création, pour dominer la terre, en esprit d'obéissance à Dieu ; la grâce qui comprend la foi et la prière par lesquelles s'obtiennent, parfois, aussi les guérisons et les miracles ; ceux-ci toutefois venant toujours de Dieu, car « *la force est à Dieu* » (Ps 62,12). Lorsqu'on s'engage dans une troisième voie, celle de la recherche de pouvoirs occultes, obtenus par des moyens occultes, comme à l'insu de Dieu et sans se soucier de son approbation,

ou même en abusant de son nom et de ses signes, alors, d'une façon ou d'une autre, entre en scène le maître et l'inventeur de cette troisième voie, celui qui dit un jour : toute la puissance et la gloire des royaumes m'ont été données, et je les donne à qui je veux, si l'on m'adore (cf. Lc 4,6). Dans ce cas, la ruine est sûre ; le moucheron est tombé dans la toile de la « grande araignée », et n'en sortira pas facilement vivant. Dans notre société technologique et sécularisée, se produit, actuellement, exactement ce qu'écrivait Paul : « *dans leur prétention à la sagesse ils sont devenus fous* » (Rm 1, 22) ; ils ont abandonné la foi pour embrasser toutes sortes de superstitions, même les plus puériles.

Ceux-là mêmes qui habitent la Maison de Dieu - prêtres, religieux, moines et moniales - ne sont pas complètement à l'abri de cette forme extrême d'impiété qu'est le mépris de Dieu. On commence par prendre certaines « libertés », puis on passe au sacrilège, et on finit par se trouver dans un état de sourde rébellion et de lutte contre Dieu. Saint Bernard appelle cela la « liberté de pécher » ou l'« habitude du péché » et c'est ainsi qu'il la décrit chez un moine : « SI PAR UN TERRIBLE JUGEMENT DE DIEU L'IMPUNITÉ SUIVIT LES PREMIÈRES FAUTES, IL ARRIVE QUE LE PLAISIR UNE FOIS ÉPROUVÉ SE RÉPÈTE ET, EN SE RÉPÉTANT, REMPLISSE L'HOMME DE SA SÉDUCTION. LA CONCUPISCENCE SE RÉVEILLE, LA RAISON S'ASSOUPIT... DÉSORMAIS CET HOMME NE SE SERT QUE DE CE QUI LUI PLAÎT AU LIEU DE SE SERVIR DE CE QUI EST PERMIS, COMME S'IL N'Y AVAIT AUCUNE DIFFÉRENCE ; DÉSORMAIS RIEN NE RETIENT PLUS SON ÂME, SES MAINS, SES PIEDS DE COMMETTRE, DE PENSER ET DE RECHERCHER TOUT CE QUI EST DÉFENDU, MAIS TOUT CE QUI LUI VIENT À L'ESPRIT, À LA BOUCHE, ENTRE LES MAINS, IL LE TRAME, LE RACONTE À TOUS, L'ACCOMPLIT ; MALVEILLANT, BAVARD, MALHONNÊTE » (saint Bernard, Des degrés de l'hum. XXI, 51). Un psaume dit : « *Pourquoi te prévaloir du mal, héros d'infamie ?* » (Ps 52,1). Arrivé à ce point, l'obstiné se vante même du mal qu'il fait et trouve moyen de s'en glorifier, en le faisant passer pour de la sincérité et un refus d'hypocrisie, sans se rendre compte qu'il y a quelque chose de bien plus grave que l'hypocrisie : c'est l'ostentation du péché (cf. Is

3,9). En cachant son péché, l'hypocrite, en effet, montre du moins qu'il reconnaît encore la supériorité du bien sur le mal, il rend hommage à la vertu, tandis que celui qui affiche son péché montre qu'il a franchi même ce dernier barrage. Si l'on y prête attention, on remarque que ses discours contiennent toujours une subtile nuance d'accusation contre Dieu, à cause de ses commandements « impossibles » et contraires au bonheur de l'homme. Chaque principe de morale se trouve volatilisée par de subtiles distinctions qui finissent par justifier toutes les libertés. On en arrive à faire l'apologie ouverte du péché et le péché lui-même est imputé à Dieu qui, soi-disant ne donnerait pas sa grâce ! Tout ceci est exprimé de manière ambiguë, par des affirmations contradictoires, en sorte que l'on pourra toujours faire marche arrière et ne pas se compromettre, car cela obligerait à prendre ses propres responsabilités et à abandonner une situation où, entre-temps, on s'est confortablement installé.

3. Le salaire du péché

Mais regardons aussi quel est le résultat de l'impiété afin qu'il ne reste dans l'esprit de l'homme pas même l'ombre d'un doute : nul ne peut prévaloir sur Dieu. Dans le prophète Jérémie nous lisons ces paroles adressées à Dieu : « *Ceux qui t'abandonnent seront couverts de honte* » (Jr 17,13). L'abandon de Dieu conduit au désarroi et à l'égarement jusqu'au-dedans de soi ; qui veut sauver sa vie la perdra, disait Jésus (cf. Mt 16,25). « Perte », « égarement » sont les termes qui reviennent le plus souvent dans la Bible lorsqu'il est question du péché : la brebis perdue, la drachme perdue, le fils perdu... Le mot même par lequel est traduit en grec le concept biblique du péché, *hamartia*, contient l'idée d'égarement et d'échec. On disait, en effet, d'un fleuve qu'il égare son lit et se perd dans le marais, de la flèche lancée, qu'elle manque la cible et se perd dans le vide. Le péché est donc un échec et un échec radical. Un homme peut connaître l'échec sous des formes diverses : en tant qu'époux, en tant que père, en tant

qu'homme d'affaires ; si c'est une femme, en tant qu'épouse, en tant que mère ; si c'est un prêtre, en tant que curé, supérieur, directeur de conscience. Mais ce sont là des échecs relatifs qui laissent toujours une possibilité de se reprendre ; quelqu'un pourrait connaître tous les échecs et être en même temps une personne très respectable et même un saint. Mais le péché c'est autre chose ; le péché est l'échec de la créature en tant que telle, c'est-à-dire, dans sa réalité fondamentale, dans ce qu'elle « est », non seulement dans ce qu'elle « fait ». C'est l'unique cas où l'on peut dire de quelqu'un ce que Jésus en fait dit de Judas : « *Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne fut pas né* » (Mt 26,24). L'homme, en péchant, croit offenser Dieu, mais en réalité il n'« offense » - c'est-à-dire ne nuit et n'avilit - que lui-même, à sa propre honte : « *Mais est-ce bien moi qu'ils blessent* - dit Dieu - *n'est-ce pas eux-mêmes, à leur grande honte ?* » (Jr 7,19). En refusant de glorifier Dieu, l'homme est, lui-même, « *privé de la gloire de Dieu* ». Le péché, certes, offense - c'est-à-dire attriste - également Dieu lui-même, et il l'attriste profondément, mais seulement parce qu'il fait mourir l'homme qu'il aime ; il le blesse dans son amour.

Mais essayons de voir plus profondément encore les conséquences existentielles du péché. Saint Paul affirme que « *le salaire du péché c'est la mort* » (Rm 6,23). Le péché conduit à la mort ; mais pas tant à la mort comme acte - qui ne durerait qu'un instant - qu'à la mort comme état ; c'est-à-dire à ce qui précisément a été appelé « la maladie mortelle » et qui est une situation de mort chronique. Dans cette situation, la créature tend désespérément à retourner au néant, mais sans jamais pouvoir y réussir ; elle vit pour cela comme dans une éternelle agonie. C'est de là que naissent la damnation et la peine de l'enfer : la créature est contrainte par Quelqu'un qui est plus fort qu'elle à être ce qu'elle refuse d'être, c'est-à-dire dépendante de Dieu, et son tourment éternel est de ne pouvoir se débarrasser ni de Dieu ni d'elle-même (cf. S. Kierkegaard, *La Maladie mortelle*). Une telle situation, nous pouvons la retrouver avant tout en Satan lui-même, en qui le péché a déployé tout son

pouvoir, montrant ainsi clairement quel en est l'aboutissement. Satan est le prototype de ceux qui, « bien que connaissant Dieu (et comment il le connaît !), ne l'ont pas glorifié et ne lui ont pas rendu grâces comme on le lui doit ». Il n'est toutefois pas nécessaire de recourir à l'imagination, ou à je ne sais quelles spéculations théologiques, pour savoir quels sont les sentiments de Satan à cet égard, car lui-même les exprime à haute voix, comme je le disais plus haut, aux oreilles des âmes que Dieu lui permet encore aujourd'hui de tenter comme il tenta Jésus au désert : « NOUS NE SOMMES PAS LIBRES, s'écrie-t-il, NOUS NE SOMMES PAS LIBRES ! MÊME SI TU TE DONNES LA MORT, TON ÂME SURVIT, TU NE PEUX PAS LA FAIRE MOURIR, NOUS NE POUVONS PAS DIRE NON. NOUS SOMMES CONTRAINTS D'EXISTER POUR TOUJOURS. C'EST UNE TROMPERIE ! CE N'EST PAS VRAI QUE DIEU NOUS A CRÉÉS LIBRES, CE N'EST PAS VRAI ! » Ces pensées nous font frémir, car il nous semble entendre, sur le vif, quelques échos de l'éternelle contestation entre Dieu et Satan. Celui-ci en effet voudrait qu'on le laisse libre de retourner au néant. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que Satan voudrait ne pas exister ou s'annuler en tant qu'antagoniste de Dieu, en faisant, de cette manière, un énorme plaisir à Dieu et à tous les amis du bien ? Certainement pas. Il est vrai qu'il ne voudrait pas être ce qu'il est et qu'il voudrait être différent ; mais pas dans ce sens qu'il voudrait alors être bon au lieu d'être méchant (s'il en était ainsi, nous nous trouverions devant la conversion de Satan, qui, par l'infinie miséricorde de Dieu, redeviendrait immédiatement, à nouveau, un ange de lumière), mais au contraire dans le sens qu'il voudrait être indépendant de Dieu, sans personne au-dessus, à qui devoir rendre grâces de ce qu'il est. Il voudrait exister certes, mais non « grâce à un autre ». Mais cela, malgré tous ses efforts, ne sera jamais possible, car cette Puissance qui est au-dessus de lui est plus forte que lui et le contraint à exister. Et voilà que par cette voie on arrive au pur désespoir. Il a été dit très justement que « VOULOIR DÉSESPÉRÉMENT SE DÉBARRASSER DE SOI EST LA FORMULE MÊME DE TOUT DÉSESPOIR » (S. Kierkegaard, op.cit.). En choisissant la voie de l'autonomie absolue par rapport

à Dieu, la créature sent bien que cette voie va comporter malheur et ténèbres, mais elle accepte de payer même ce prix, préférant - comme disait saint Bernard - « ÊTRE MALHEUREUSE DANS LA SOUVERAINETÉ, PLUTÔT QU'HEUREUSE DANS LA SOUMISSION » (« MISERE PRAEESSE QUAM FELICITER SUBESSE »), (Des degrés de l'hum. X, 36), montrant, ainsi, que l'éternité de l'enfer, dont on se scandalise tant, ne dépend pas de Dieu, qui est toujours prêt à pardonner, mais de la créature qui ne veut pas être pardonnée et accuserait Dieu de ne pas respecter sa liberté, s'il le faisait.

Nous avons aujourd'hui la possibilité de vérifier de manière plus concrète et plus proche de notre propre expérience quelle est l'issue du péché, en observant ce qui se passe dans notre culture actuelle, où le refus de Dieu a été porté, dans certains milieux, aux extrêmes conséquences. Un philosophe, que j'ai déjà mentionné - pour qui le péché n'était rien d'autre qu'une ignoble « invention hébraïque », et le bien et le mal de simples « préjugés de Dieu » - a écrit ceci (encore une fois, nous jugeons des paroles, non des intentions): « NOUS L'AVONS TUÉ; NOUS SOMMES LES ASSASSINS DE DIEU! » Mais cette même personne, entrevoyant ensuite, ou expérimentant en elle-même, les sinistres conséquences d'un tel acte, a ajouté: « QU'AVONS-NOUS DONC FAIT EN DÉLIANT CETTE TERRE DE LA CHAÎNE QUI LA LIE À SON SOLEIL? OÙ VA-T-ELLE MAINTENANT? OÙ ALLONS-NOUS? LA NÔTRE, N'EST-ELLE PAS UNE CHUTE ÉTERNELLE? EN ARRIÈRE, DE CÔTÉ, EN AVANT, DE TOUTES PARTS? EST-CE QUE NOUS NE SOMMES PAS EN TRAIN D'ERRER COMME À TRAVERS UN INFINI NÉANT? » (F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, or. 125). « TUER DIEU - comme on a dit - EST VRAIMENT LE PLUS HORRIBLE SUICIDE. » Le salaire du péché est vraiment la mort, et le nihilisme d'une partie de la pensée actuelle en est la preuve.

Au terme de ce voyage à travers le monde de l'impiété, les paroles d'un psaume me reviennent à la mémoire; j'ose me les approprier et les redire à mon tour de tout mon cœur: « *Aux arrogants, je dis: plus d'arrogance! et aux impies: Ne*

levez pas votre front! Ne levez pas votre front contre le ciel, ne parlez pas en le prenant de haut! ... Le Seigneur tient en main une coupe où fermente un vin capiteux; il le verse, et tous les impies de la terre le boiront jusqu'à la lie » (Ps 75,5-9).

4. « Cet homme, c'est toi! »

Quelle part avons-nous (j'entends à présent « nous » dans le sens de: nous qui sommes là, nous les croyants), dans ce terrible réquisitoire contre le péché que nous avons entendu? D'après ce qui a été dit jusqu'ici, il semblerait, en effet, que nous avons surtout un rôle d'accusateurs. Mais écoutons bien ce qui suit. J'ai dit plus haut que l'Apôtre, par ses paroles, aurait arraché le masque du visage du monde et de notre propre visage, et le moment est venu de voir comment la Parole de Dieu accomplit cette dernière et plus difficile opération.

La Bible raconte cette histoire. Le roi David avait commis un adultère; pour le cacher il avait fait mourir à la guerre le mari de la femme, si bien qu'alors, le fait de la prendre pour femme pouvait même paraître comme un acte de générosité, de la part du roi, à l'égard du soldat mort en combattant pour lui. Une véritable chaîne de péchés. Le prophète Natân vint alors chez lui, envoyé par Dieu, et lui raconta une parabole (mais le roi ne savait pas que c'était une parabole). Il y avait - dit-il - dans la ville, un homme très riche qui avait des troupeaux de brebis et il y avait aussi un pauvre qui n'avait qu'une seule brebis qui lui était très chère, dont il tirait sa subsistance et qui dormait avec lui... Un hôte se présenta chez l'homme riche et pour épargner ses brebis il prit celle du pauvre, la fit tuer pour apprêter le repas de l'hôte. En entendant cette histoire, David entra dans une grande colère contre cet homme et dit: « *Celui qui a fait cela mérite la mort!* » Alors Natân, laissant soudain la parabole, dit à David: « *Cet homme, c'est toi!* » (cf. 2 S 12,1 s.). Eh bien, l'apôtre Paul fait de même avec nous. Après nous avoir entraînés après lui dans la juste indignation et l'horreur pour l'impiété du

monde, au long de ce premier chapitre de sa lettre, voici qu'en passant au deuxième il s'écrie à son tour, comme en se tournant subitement vers nous : « *Cet homme, c'est toi !* » ; « *Aussi es-tu inexcusable, qui que tu sois, toi qui juges contre toi-même ; puisque tu fais de même, toi qui juges, et nous savons que le jugement de Dieu s'exerce selon la vérité sur les auteurs de pareilles actions. Et tu comptes, toi qui juges ceux qui les commettent et qui les fais toi-même, que tu échapperas au jugement de Dieu ?* » (Rm 2,1-3). La réapparition, soudain, du terme « inexcusable » (*anapologetos*), employé plus haut pour les païens, ne laisse aucun doute sur les intentions de Paul. Tandis que tu jugeais les autres - dit-il - tu te condamnais toi-même. L'horreur que tu as conçue pour le péché, il est temps à présent de la retourner contre toi.

Au cours de ce deuxième chapitre, le « juge » s'avère être le juif qui ici, cependant, représente un type d'homme. Le « juif » c'est le non-Grec, le non-païen (cf. Rm 2,9-10) ; c'est l'homme pieux et croyant qui, fort de ses principes et possédant une morale révélée, juge le reste du monde et, le jugeant, se sent en sécurité. Dans ce sens, le « juif », c'est chacun de nous. Origène disait même que, dans l'Église, le point de mire de ces paroles de l'Apôtre, ce sont les évêques, les prêtres et les diacres, c'est-à-dire les guides et les maîtres (cf. Origène Comm. de l'ép. Rom. II, 2; PG 14,873). Paul lui-même a reçu ce choc quand, de pharisien qu'il était, il devint chrétien, et c'est pourquoi il peut parler maintenant avec tant d'assurance, et indiquer aux chrétiens le chemin pour sortir du pharisaïsme. Il démasque l'étrange et fréquente illusion des personnes pieuses et religieuses, de se considérer à l'abri de la colère de Dieu, du seul fait qu'elles ont une idée claire du bien et du mal, qu'elles connaissent la loi et, à l'occasion, savent l'appliquer aux autres, alors qu'elles comptent, quant à elles, sur le privilège d'être du côté de Dieu, ou de toute façon que la « bonté » et la « patience » de Dieu, qu'elles connaissent bien, feront pour elles une exception. Cette attitude ressemble à celle d'un enfant qui, devant les reproches que son père adresse à un autre de ses

fil, à cause de quelque transgression, se mettrait lui aussi à gronder son frère, croyant ainsi s'attirer la sympathie du père et échapper au châtement qu'il sait mériter à son tour, ayant commis la même faute. Mais le père attendait de lui tout autre chose, il attendait qu'en le voyant corriger son frère, et devant sa patience et sa bonté envers lui, il se jetât à ses pieds en s'avouant coupable de la même faute et en promettant de s'amender : « *Ou bien méprises-tu ses richesses de bonté, de patience, de longanimité sans reconnaître que cette bonté de Dieu te pousse au repentir ? Par ton endurcissement et l'impénitence de ton cœur, tu amasses contre toi un trésor de colère, au jour de la colère où se révélera le juste jugement de Dieu* » (Rm 2,4-5).

« *Ne comprends-tu pas que la bonté de Dieu te pousse à la conversion ? Toi, par la dureté de ton cœur tu es en train d'accumuler la colère sur toi !* » : quel bouleversement le jour où tu t'aperçois que la Parole de Dieu en ces termes s'adresse à toi, ni plus ni moins, et que ce « tu », c'est justement toi ! C'est comme si un juriste, tout absorbé dans l'analyse d'une sentence de condamnation émise dans le passé et qui fait école, s'apercevait tout à coup, en y regardant de plus près, qu'elle s'applique aussi à lui-même et qu'elle est encore en vigueur : du coup, son état d'âme changerait et son cœur ne serait plus très assuré. Ici la Parole de Dieu est engagée dans un véritable tour de force ; elle doit renverser la situation de celui qui l'étudie. Il n'y a pas d'échappatoire possible ; il s'agit de « s'écrouler » et de dire comme David : J'ai péché (2 S 12,13) ou bien alors le cœur s'endurcit d'autant plus, et s'affermir l'impénitence. De l'écoute de cette parole de Paul, on sort soit converti soit endurci.

Mais quelle est l'accusation spécifique de l'Apôtre à l'égard des « pieux » ? Ils font - dit-il - « les mêmes choses » qu'ils jugent chez les autres. « Les mêmes choses », dans quel sens ? Est-ce dans le sens de « matériellement » les mêmes ? Oui, cela aussi (cf. Rm 2,21-24) ; mais surtout les mêmes choses, quant à leur substance, qui est l'impiété et l'idolâtrie. Il y a une idolâtrie larvée

toujours actuelle dans le monde. Si l'idolâtrie est d'« adorer l'œuvre de ses mains » (cf. Is 2,8; Os 14,4), si l'idolâtrie est de « mettre la créature à la place du Créateur », alors je suis idolâtre lorsque je mets la créature - ma créature, l'œuvre de mes mains - à la place du Créateur. Ma créature peut être la maison ou l'Église que je construis, la famille que je forme, le fils que j'ai mis au monde (combien de mamans, même chrétiennes, sans s'en rendre compte, font de leur enfant leur dieu, surtout s'il est unique!); ce peut être encore le travail que j'exécute, l'école que je dirige, le livre que j'écris... Il y a ensuite l'idole par excellence qui est mon propre « moi ». Au fond de chaque idolâtrie il y a l'« autolâtrie », le culte de soi, l'amour-propre, le fait de placer sa personne au centre et au sommet de l'univers, lui sacrifiant tout le reste. La « substance » de tout cela est toujours l'impiété, le refus de glorifier Dieu, mais la volonté de se glorifier soi-même, uniquement et toujours, de se servir même du bien, même du service que nous rendons à Dieu, pour notre propre réussite et notre propre affirmation personnelle. S'il est vrai en effet que, bien souvent, ceux qui défendent les droits de l'homme, défendent en réalité leurs propres droits, il n'en est pas moins vrai que très souvent aussi ceux qui défendent les droits de Dieu et de l'Église en font tout autant, c'est-à-dire qu'ils défendent leurs propres intérêts, et c'est pourquoi aujourd'hui encore « le nom de Dieu est blasphémé parmi les païens à cause de nous » (cf. Rm 2,24). Le péché que saint Paul dénonce chez les « juifs » tout au long de la lettre est précisément celui-là : chercher sa propre justice, sa propre gloire et la chercher même dans l'observance de la loi de Dieu.

Peut-être que, rentrant en moi-même, je suis prêt maintenant à reconnaître la vérité, c'est-à-dire que jusqu'à présent j'ai vécu « pour moi-même » et que je suis moi aussi impliqué, bien que de façon et à un degré différents, dans le mystère de l'impiété. L'Esprit Saint m'a « convaincu de péché ». Alors commence pour moi le miracle toujours nouveau de la conversion. Que faire en cette délicate situation ? Ouvrons la Bible et entonnons, nous aussi, le « De

profundis » : « Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur » (Ps 130). Le « De profundis » n'a pas été écrit pour les morts, mais pour les vivants ; les « profondeurs » d'où le psalmiste élève son cri ne sont pas - en elles-mêmes - celles du purgatoire, mais celles du péché : « Si tu retiens les fautes, Seigneur, Seigneur, qui subsistera ? » On a écrit que le Christ « en esprit est allé annoncer le salut aux esprits qui attendaient en prison » (cf. 1 P 3,19) et un ancien Père commentait cela en disant : « QUAND TU ENTENDS DIRE QUE LE CHRIST, DESCENDU DANS L'HADÈS, LIBÉRerait LES ÂMES QUI Y ÉTAIENT RETENUES PRISONNIÈRES, NE PENSE PAS QUE CES CHOSES SOIENT TRÈS ÉLOIGNÉES DE CELLES QUI S'ACCOMPLISSENT ENCORE MAINTENANT. CROIS-MOI, LE CŒUR EST UN SÉPULCRE » (Macaïre l'Égyptien, De lib. ment. 116; PO 34,936). Nous sommes maintenant, spirituellement dans la situation des « esprits en prison » qui attendent dans l'Hadès la venue du Sauveur et que nous voyons dans les icônes, tendre désespérément les mains pour saisir la main droite du Christ qui vient, avec sa croix, les arracher à la prison. Élevons, nous aussi le cri du profond cachot de notre « moi » où nous sommes retenus captifs. Le psaume que nous sommes en train de prier est tout imprégné d'espérance et d'attente confiantes : « Mon âme attend le Seigneur plus qu'un veilleur ne guette l'aurore... C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses fautes. » Nous savons déjà que le secours existe, qu'il y a un remède pour notre mal, car « Dieu nous aime » et c'est pourquoi, bien que secoués par la Parole de Dieu, nous demeurons sereins et disons à Dieu avec confiance : « Tu ne peux m'abandonner à la mort, ni laisser ton ami voir la corruption » (Ps 16,10).

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.